

L@ lettre tourangelle

SEPTEMBRE 2025

Édito

par François Brunet

Au travail !

Caractéristique de la rentrée, l'invitation à se mettre au travail pourrait s'entendre telle une injonction, sèche et sévère. Après tout, notre monde capitaliste ne s'en prive pas : personne ne travaille jamais assez, ne serait-ce que pour attraper un petit plus-de-jouir supplémentaire et alimenter ainsi ce circuit déchaîné formalisé par Lacan comme le « discours capitaliste » [1].

Contrairement à cette férocité surmoïque, la psychanalyse table sur un certain désir de travail, ce qui est bien autre chose. Ça nous travaille. Mais quoi donc ? Posons avec Lacan : « la réalité de la condition humaine » [2], soit ce qui cloche chez l'être parlant, ce qui fait pour chacun sa division.

Dès lors, la psychanalyse prend son parti de ne pouvoir opérer qu'au « un par un ». Le ressort d'une analyse se trouve dans un travail d'élucidation et de bien-dire qui ne va pas de soi. Car si la vie n'est pas un songe [3], défenses et répétitions sont au rendez-vous. Faut-il en rire ? C'est que le rire est hétéroclite et pas toujours sans sa face de surmoi, comme le fait entendre Odile Ravel à partir de sa lecture de Baudelaire. N'en rien vouloir savoir ? Ce serait la perspective religieuse, celle du sens à foison, que Jocelyne Haffner déplie en résonance aux travaux de l'Atelier de recherche de Touraine. Quant au mythe, par exemple celui du petit dieu Priape qu'évoque aussi ce numéro, n'oublions pas qu'il voile la structure.

La psychanalyse, elle, se met au travail de ce qui rate, en tant que « le symptôme est la trace du ratage foncier du parlêtre » [4]. Laure Naveau fait écho au *Malaise dans la famille* qui fut le thème de travail du Congrès PIPOL 12 en juillet dernier. Et pour demain ? Dora Zaouch annonce que le CEREDA aborde cette année la question de l'objet chez l'enfant.

Isabelle Buillit vante les mérites du cartel, qui a été inventé par Lacan pour « l'exécution du travail » [5]. Il faut dire que ça rate aussi dans la lecture de Freud et de Lacan, lesquels ne se peuvent lire qu'à plusieurs, à partir du point où chacun en est. Si donc le ratage est de structure, espérons que *L@ Lettre Tourangelle* soit réussie !

François Brunet, porte-parole pour la ville de Tours – ACF en VLB

[1] Sur ces questions, v. « Travaille ! », *La Cause du désir*, n° 99, juin 2018.

[2] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, édition Seuil, 1986, p. 351.

[3] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, édition Seuil, 1973, p. 53.

[4] Laurent D., « Nommer le symptôme », *La Cause freudienne*, n° 50, *Réinventer la psychanalyse*, février 2002, p.72.

[5] Lacan J., « Acte de fondation », in *Autres Écrits*, Seuil, 2001, p. 229.



Charley Bowers - Egged - 1925

Rire avec Baudelaire...

par Odile Ravel

Dans le texte préliminaire qu'elle écrit pour les 55^e journées, Jacqueline Dhéret écrit : « Lacan ne se fait jamais caricaturiste ... Plutôt fait-il objet de recherche une remarque extraite d'un texte de Baudelaire [1] sur lequel Jacques-Alain Miller [2] a attiré notre attention : le rire provoqué par la caricature n'est pas sans s'accompagner d'un sentiment de peur. La caricature porte une idée mordante et jugeante . À l'instar du grotesque, elle provoque un certain effroi ».

Ce renvoi à l'essai de Baudelaire que je ne connaissais pas a piqué ma curiosité et incité à le lire. Court texte de 1855, *L'essence du rire*, s'articule avec cette dimension, prise à Pascal, qui fera retour dans *les Fleurs du Mal*, celle de l'homme aspirant à l'idéal tandis qu'il ne fait l'expérience que de sa chute.

Vis à vis du rire, cela amène Baudelaire à postuler deux positions contradictoires. Si le sage, c'est-à-dire « celui qui est animé de l'esprit du Seigneur », se montre rétif au rire, « s'arrête au bord du rire comme au bord de la tentation », le commun des mortels, habité par l'orgueil aime à s'arroger sur l'autre, par le rire, un pouvoir que Baudelaire qualifie de démoniaque. Repérable au spasme convulsif qui déforme le visage du rieur d'un rictus horrible, ce rire témoigne d'un rapport à l'autre fait de l'annulation de son semblable.

Dans son article qui reprend la leçon du 10 juin 1998 de son cours sur le partenaire symptôme J.-A. Miller revient sur cette dualité repérée par Baudelaire à l'égard du rire. Explorant le lien entre l'instance surmoïque et l'humour, tel que Freud l'a dégagé [3], il fait un détour par la figure du valet de comédie désigné comme le « partenaire symptôme de son maître » pour montrer qu'ici aussi s'instaure une structure duelle, celle du valet qui ne fait plus qu'un avec le maître qu'il sert. Il précise que ce traitement particulier du couple maître/valet concerne plus particulièrement la littérature du XIX^e siècle, contemporaine de l'invention de la psychanalyse de sorte que, dans les nouvelles coordonnées instaurée par cette dernière, le valet qui s'étale, se goinfre, use de propos orduriers voire scatologiques... se prête facilement à une identification avec le ça, tandis que le moi est à chercher du côté du maître. Face à ces deux instances, le surmoi apparaît comme une conscience jugeante, exercée par le public des spectateurs [4].

Charles
Baudelaire
De l'essence du rire
et autres textes



En focalisant ainsi sa réflexion sur le motif de l'unité duelle maître/valet ainsi que sur les jeux qui s'y instaurent du point de vue des trois instances issues de la seconde topique freudienne, J.-A. Miller en vient à traiter de la position de Baudelaire vis à vis du rire. L'argumentation du poète lui paraît à rapprocher de celle proposée par Lacan dans *Kant avec Sade*, texte dans lequel l'instance surmoïque prend la forme d'un Janus à deux faces. (A la figure d'un maître sévère telle que la dessine l'impératif catégorique kantien répond celle d'un maître de la jouissance répondant à la logique sadienne). Ce Janus à deux visages, J.-A. Miller le retrouve en effet dans le texte de Baudelaire lorsque ce dernier, pris dans une logique morale, regarde le rire comme le stigmate de la chute. En résulte, du point de vue du comique, deux modalités opposées : d'un côté celle qui « exploite les jeux du signifiant », qualifiée de « comique significatif » (Lacan en fait état dans les *formations de l'inconscient*), et de l'autre celle, démoniaque ressortissant du grotesque, de la farce, « comique de l'objet a, comique proprement pulsionnel. » [5]

Rattaché à un projet, jamais réalisé par Baudelaire, d'un essai sur la caricature, *De l'essence du rire*, nous offre pour les 55^e journées une grille de lecture qui nous invite à nous interroger sur la posture du rieur, possiblement en situation de supériorité qui peut, à l'extrême, conduire à la quasi mise à mort de l'autre.

[1] Baudelaire C., *De l'essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques, œuvres complètes*, bibliothèque de la Pléiade, T 2

[2] Miller J.-A., « Vicissitudes du valet », *Ornicar ?*, n° 59, novembre 2024

[3] Freud S., *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, appendice, 1928, Idées/ Gallimard.

[4] Miller J.-A., *op. cit.*, Cf la mission récurrente d'« assainissement des mœurs » qui lui est attribuée, p. 172.

[5] Miller J.-A., *op. cit.* « Baudelaire fait du rire un phénomène engendré par la chute...le rire ne s'introduit qu'après la chute...car le rire exprime une supériorité. » p. 175.

Psychanalyse, religion, quelle histoire !

Un écho de l'Atelier de recherche

par Jocelyne Haffner

« Un vieil homme affublé d'une longue barbe blanche s'allonge sur le divan d'un psychanalyste.

- Pour bien comprendre votre tourment, je vous suggère de commencer par le commencement.

- Au commencement, je créai le ciel, la terre... » [1]

Inattendu ! Est-ce Dieu qui connaît ce tourment ? Saurait-il être analysé ? A qui et à quoi le vieil homme pourrait-il s'en remettre ? A cette aporie humoristique qui suscite le rire en même temps que d'innombrables questions, la psychanalyse apporte quelques éclairages.

« Psychanalyse, religion » : deux signifiants qui ont résonné pour les participants de l'Atelier de recherche de Laure Naveau ; ils ont été pour chacun l'occasion de relire et de réinterroger des textes majeurs de la théorie psychanalytique.

Commençons par le commencement, l'ère du totem et du tabou. Dans un premier temps, O. Ravel nous a rappelé l'importance du travail de Freud sur la religion et ses rapports avec l'inconscient. Freud s'est intéressé à la pensée sauvage dont certaines caractéristiques liées au sacré et à l'interdit, à l'ambivalence des sentiments, lui évoqueront les symptômes de la névrose obsessionnelle, qu'il qualifiera de « religion privée ». L'étude des sociétés du totem participera à sa réflexion sur les symptômes qu'il découvre dans la clinique. Cela le conduira à établir des liens entre la place et le rôle du père dans le fait religieux comme dans la névrose, ou comme dans le cas du petit Hans, la phobie infantile. Lacan qui se référera beaucoup à *Totem et tabou* [2] reviendra sur « la figure du Père, concentrant sur elle l'amour et la haine, figure magnifiée, figure magnifique marquée d'un style de cruauté active et subie ». [3]

Des totems et des divinités animistes, Freud étendra sa recherche au Dieu des religions monothéistes. Un pas civilisationnel, culturel qu'il envisagera comme une évolution nécessaire de l'humanité. Comme l'explique F. Lévy, dans *L'avenir d'une illusion* [4] Freud abordera cette question comme une tentative pour l'homme de se protéger des tendances hostiles de la nature ainsi que des siennes propres. Protection contre la pulsion destructrice, la religion est devenue une tentative de maîtrise contre l'angoisse. Selon Freud, il s'agit pour l'humanité d'une phase transitoire, reflet de son infantilisme, de sa crainte du père, mais aussi de son espoir de protection et de promesse d'un bonheur possible. Un optimisme qui s'infléchira dans *Le malaise dans la civilisation*. [5]

Cet espoir d'un monde meilleur, ce « mode d'obtention du bonheur et de protection contre la souffrance » s'avère être une illusion. A cette méprise Freud opposera la psychanalyse dont la méthode née de la science pourra selon lui, venir à bout des « absurdités » de la religion. [6]

Plus tard, selon Lacan, se dégager de la croyance en une garantie ultime telle que Freud la maintient, déclarer « je n'y crois pas » contre « j'y crois », se défaire de la religion comme d'une névrose infantile ne constitue pas une réponse suffisante. Son discours, à la relecture de Freud, le conduit à soutenir un paradoxe lisible dans la clinique : « Dieu est inconscient », [7] formule qui n'implique pas la croyance mais qui ouvre sur la jouissance. Ainsi que le démontre F. Brunet dans son texte, plutôt qu'un « je n'en veux rien savoir » auquel la psychanalyse peut aussi servir, Lacan n'oppose pas religion et psychanalyse.

Confronté à sa détresse, parfois se heurtant à son Moi de « parfait catholique », vers quoi un sujet dérangé dans sa jouissance par l'analyse peut-il s'orienter ? Sortant de sa quête éperdue du sens, il lui restera la lucidité du réel. Préservant les semblants, désormais reconnus comme tels, et ainsi que le propose J.-A. Miller, il pourra se faire « dupe d'un réel- ce que je vante- c'est la seule lucidité qui est ouverte au corps parlant pour s'orienter. » [8]



Johanna Nizard dans *Il n'y a pas de Ajar* de Delphine Horvilleur

C'est à cette jouissance intouchable, au triomphe du « Moi plein » que Delphine Horvilleur oppose un plaidoyer pour l'incertitude, le questionnement, le doute. Comme l'a évoqué H. Girard, le livre de D. Horvilleur : *Il n'y a pas de Ajar, Monologue contre l'identité* [9], « répond aux obsessions identitaires actuelles en s'appuyant sur la célèbre ruse littéraire inventée par R. Gary » qui interdit à l'homme de n'être que lui-même ». Devant le retour du religieux comme tentative de réponse à la division, face à la réitération des discours extrémistes, D. Horvilleur rappelle avec talent la nécessité éthique de ne jamais fixer le sens et d'être « toujours en chemin ». [10] Elle réaffirme de ce fait les vertus du manque, du trou qui soutient la parole, contre « ces gens qui crient fort et qui croient dur comme fer qu'ils sont qui ils sont ». [11] Hostiles à l'étranger et fixés dans leurs impasses, fascinés par leurs certitudes imaginaires, ils se leurrent en pensant se guérir, comme le formule Lacan dans *Le triomphe de la religion* : « c'est-à-dire qu'ils ne s'aperçoivent pas de ce qui ne va pas ». [12]

Concluons sur une ouverture, une histoire du romancier Albert Cohen dans son livre *Mangeclous* : « Dieu, il ne me plaît pas ! Je ne lui pardonnerai jamais de ne pas exister ». Avec elle pourrait résonner une autre phrase de Lacan [13] : « Pour l'analyse au moins, c'est vrai, au commencement est le verbe. S'il n'y avait pas ça, je ne vois pas ce qu'on foutrait ensemble. »

[1] Hayoun J., Cohen Solal J., *Le bouquin de l'humour juif*, Bouquins éditions, Paris, 2023.

[2] Freud S., *Totem et tabou*, éditions Point, 2010.

[3] Lacan J., « Discours aux catholiques », *Le triomphe de la religion*, Paris, éditions Seuil, 2005.

[4] Freud S., *L'avenir d'une illusion*, éditions Payot.

[5] Freud S., *Malaise dans la civilisation*, éditions Payot.

[6] Freud S., *op. cit.*, *L'avenir d'une illusion*.

[7] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, «*Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*», texte établi par Jacques-Alain Miller, éditions Seuil, 1964.

[8] Miller J.-A., «*L'inconscient et le corps parlant*», *La cause du désir* n° 88, 2014.

[9] Horvilleur D., *Il n'y a pas de Ajar, Monologue contre l'identité*, Le livre de poche, Grasset, 2024.

[10] *Ibid.*

[11] *Ibid.*

[12] Lacan J., *Le triomphe de la religion*, éditions Seuil, 2005.

[13] *Ibid.*

Maurice Olender, *Priape. Le phallocrate impotent*

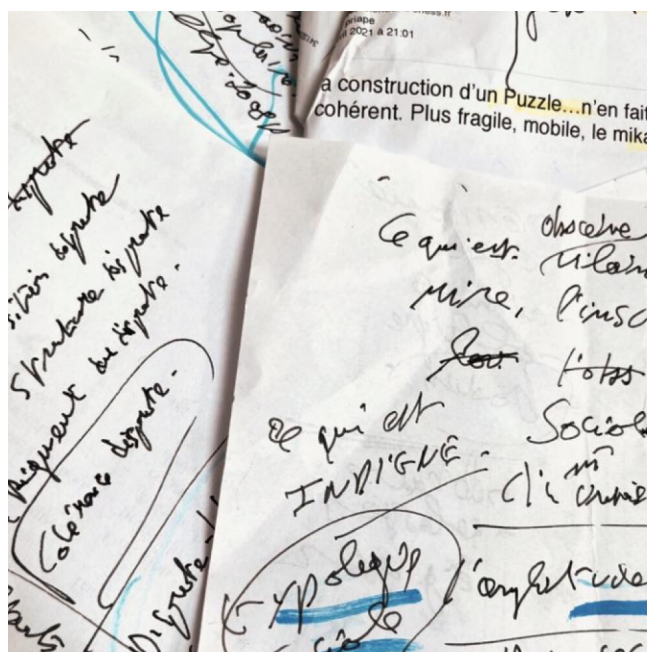
par François Brunet

(Ouvrage édité et préfacé par Philippe Borgeaud, avant-propos de Lydia Flem, Seuil, coll. La librairie du XXI^{ème} siècle, janvier 2025).

Voici un livre dont le projet semble n'avoir jamais quitté l'historien Maurice Olender, mais qui n'aura vu le jour qu'à titre posthume. *Priape* est donc à la fois un « vieux livre » aussi bien qu'un « non-livre ». Olender confiait avoir longtemps « rêvé de faire un livre sur Priape sans y parvenir », le projet demeurant à l'état de « puzzle ». Pourtant, le petit dieu risible et insolent ne laissa de poursuivre l'historien. En 1973 déjà, Maurice Olender rédigeait un mémoire d'archéologie sur

Priape, puis il soutenait en 1990 sa thèse de doctorat sous le titre *Priape et Baubô : sur deux formes extrêmes de la sexualité chez les anciens*. Précisons au passage que Baubô est cette femme qui, soulevant sa jupe, fait éclater de rire la déesse Déméter et lui redonne ainsi du baume au cœur.

Une fois assemblé, le puzzle a pu être publié en 2025 aux éditions du Seuil, dans la grande collection « La librairie du XXI^{ème} siècle » fondée par Olender lui-même. L'ouvrage est à la fois érudit et drôle. Il nous fait découvrir les bigarrures du petit dieu Priape, depuis la Grèce ancienne jusqu'à nos jours, en passant par Rome et le monde chrétien. Subversif, ridicule, obscène et laid, Priape parle sans réserve. Il multiplie les grossièretés mais aussi se plaint constamment. Il pleure son exil forcé (sa mère Aphrodite n'ayant pas supporté la vue de cet enfant difforme) mais aussi son attribut hyperbolique, dont il ne sait que faire, sinon l'afficher. Gardien des vergers et de l'intégrité des potagers, Priape incarne une



« autorité dérisoire » : ce dieu des jardins ne parvient même pas à assurer la fécondité des plantes.

Convention sociale de l'inconvenance, incarnation visible de l'obscénité qui doit rester cachée, secret ostensiblement éventé, Priape nous dit que « tout mode d'emploi déraile ». Il ne maîtrise rien. « Obscénité pétrifiée », Priape est soumis à sa propre contrainte virile. Olender fait aussi de Priape un « révélateur social », permettant de penser la question du « corps du citoyen comme lieu politique » : « le corps est le lieu social d'un secret partagé entre tous ». Entre honte et pudeur, son indignité est également source de comique.

Mais d'où vient Priape ? Olender explore quelques pistes. Il y a d'abord celle d'un jeu de mot inventé par un potier. Il y a aussi le mythe d'Osiris, relaté notamment par Plutarque et cité par Lacan. Victime d'un complot fomenté par son terrible frère Typhon, Osiris est tué et son corps éparpillé en vingt-six morceaux, qui sont ensuite partagés entre les complices du crime. Isis, à la recherche des restes de son époux, retrouvera tout, sauf son organe sexuel. Il n'y aura plus désormais que de fausses reliques, sur fond d'un manque. Le phallus est un simulacre, une représentation de l'absence.

Exploration philologique, anthropologique et historique, l'étude n'ignore pas non plus la psychanalyse, notamment certains textes de Freud et de Lacan. Olender nous rappelle ainsi que Lacan introduit le phallus comme opérateur signifiant, et non pas du tout comme un organe. Le phallus est « le signifiant exclu du signifiant » [1], « ce par quoi le langage signifie » [2]. La signification phallique constitue-t-elle pour autant le fin mot de l'analyse ? À l'aune des remaniements opérés au cours de son enseignement par Lacan, celui-ci incite plutôt à envisager le phallus comme un semblant, qui recouvre le réel de l'objet cause du désir. En levant quelque peu le voile sur Priape, non sans humour, l'ouvrage de Maurice Olender confirme à sa façon que le mythe est « la tentative de donner forme épique à ce qui s'opère de la structure » [3].

[1] Lacan J., *Le transfert, Le Séminaire, livre VIII*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Seuil, 1991, p. 310.

[2] Lacan J., *Le savoir du psychanalyste*, leçon du 21 novembre 1972, inédite.

[3] Lacan J., *Télévision*, texte établi par Jacques-Alain Miller, édition Seuil, 1974, p. 51.

PIPOL 12, Le fil rouge

par Laure Naveau (propos recueillis par Jocelyne Haffner)

Pipol 12 qui s'est tenu les 12 et 13 juillet à Bruxelles, était consacré cette année au « Malaise dans la famille ». Dans son argument, Katty Langelez-Stevens [1] développe la nécessité pour les institutions de travailler avec les familles, dans leurs nouvelles formes et avec les nouveaux symptômes qu'elles génèrent chez les jeunes sujets. « Écartelés entre deux discours du maître : celui de leur famille et celui des valeurs qui traversent la société

», enfants et adolescents mettent les praticiens dans la nécessité d'inventer de nouvelles manières d'appréhender le symptôme.

Laure Naveau nous livre ici l'essentiel de ce qui traverse 7 cas cliniques qui ont été présentés : « Je dirais tout d'abord que ces cas, si singuliers, si différents soient-ils, nous ont enseigné sur ce qu'est, pour chacun, qui est un parlêtre, un être affecté du langage, ce qu'est le conte familial. Soit, sur la façon dont chacun, avec l'aide d'un psychanalyste digne de ce nom, va tenter de se débrouiller avec ce fameux malentendu que Lacan a situé dès la naissance du sujet, et qui est un réel avec lequel il doit composer. Comment chacun tente de se sortir des embrouilles de la famille, voire, quand de famille, quand de couple familial qui tienne, il n'y en n'a pas eu, de s'inventer un mode propre à lui seul, de faire famille. Soit s'inventer un conte familial auquel, précisément, pouvoir se tenir.

Ceci nous confirme dans cet aphorisme si pertinent que Katty Langelez a proposé dans son argument, selon lequel « La famille n'existe pas ». On entend que cela résonne avec l'aphorisme lacanien selon lequel La femme n'existe pas. Nous pourrions presque tenter une étude particularisée de cette résonance entre La femme et La famille, dont le point commun est de ne pas exister, au sens de l'universel donc : il n'y a qu'une femme singulière, et qu'une famille toujours à inventer, et toujours exceptionnelle.



Dans son texte de 1988, intitulé « Los padres dans la direction de la cure » [2], J.-A. Miller a donné cette définition de la famille, comme étant « un ensemble de relations biologiques sublimées par la relation sociale ». Soit, comme un couple parental signifiant qui s'inscrit toujours dans un discours au sens du lien social, primordialement dans le rapport à l'Autre, au grand Autre fondamental. Cet Autre qui est la matrice du graphe du désir

construit par Lacan pour indiquer le réseau dans lequel le sujet, dès lors qu'il parle, s'inscrit, et par lequel il doit passer pour trouver son désir, au-delà de la demande, et dans la marge du besoin... Lacan nous invitait à considérer « les structures élémentaires de la parenté » de Levi-Strauss à la lumière « des structures élémentaires de la psychanalyse ». Soit, et c'est ainsi que je le comprends aussi, à la lumière de ce que le sujet va reconstruire, dans l'expérience analytique, des structures élémentaires qui ont présidé à sa naissance, sur fond du malentendu. Et aussi sur fond de cet interdit premier sur lequel s'origine la psychanalyse, et qui est l'interdit de l'inceste.

Ainsi nous avons entendu une déclinaison de presque chacune des rubriques qui étaient proposées pour ce Congrès (famille institution, transmission et tiraillements, famille débrouille, famille résidu, folies familiales, rejet de la famille), mais je proposerais volontiers de choisir comme fil rouge pour cette séquence celles de « famille débrouille et famille résidu ». Comment peut se lire la dimension de la transmission lorsqu'elle a défailli ? Comment peut s'exploiter le malentendu autrement que celui qui mène au pire ? Comment un enfant peut se trouver, en effet, occuper la place de résidu dans une famille qui n'existe pas ? Et comment enfin, la bien nommée « vaporisation du père » a des effets sur ce qu'il va revenir au sujet d'inventer pour faire famille, ou alors, justement, pour pouvoir décider, au cours de l'expérience de parole qu'il va entreprendre, de s'en passer, plutôt pertinemment ? J.-A. Miller [3] a pu le formuler ainsi, et ce sera ma conclusion, la psychanalyse apprend essentiellement à parler, c'est-à-dire à désapprendre la langue dite maternelle, pour en trouver une plus juste. Et, en hystorisant ce rapport aux trois dimensions du savoir, de la jouissance, de l'objet a, qui sont au fondement de la construction d'une famille, la psychanalyse apprend à trouver sa version propre de la famille, inédite, inventive, unique, vivable, et même parfois, désirable ... »

[1] Langelez-Stevens K., Argument pour PIPOL 12-Malaise dans la famille, en ligne sur www.causefreudienne.org

[2] Miller J.-A., cours 1987-1988, « Cause et consentement », *Quarto* n°63 «Trauma et fantasme », automne-hiver, 1997.

[3] Miller J.-A., Lettre mensuelle n°250 «L'Envers des familles », juillet- août 2006.

La rentrée du CEREDA

par Dora Zaouch

Cet été, quel parent ne s'est pas questionné sur le collage de son adolescent avec l'écran ? Ou lequel n'a pas bien vérifié par trois fois que le doudou était bien dans le sac avant de partir en vacances ? Les objets-partenaires des enfants sont une question de l'époque. L'usage qu'ils en font est assurément un lien avec l'Autre et le corps. Objets séparateurs, de jouissance, partiels ou hors-corps ... toutes sortes d'explorations que les enfants extraient de l'objet et qui nous enseignent dans notre clinique. Le CEREDA Lodi a lieu une fois par mois à Tours et Poitiers en alternance, et propose aux praticiens de mettre à l'étude cette année le thème des « Enfants et leurs objets ». Mais, au-delà du programme

énoncé, le CEREDA revêt une proposition plus vaste. Nombre de praticiens s'orientant de la psychanalyse témoignent d'un sentiment d'isolement au travail et nous savons qu'occuper une place d'écoute au plus près de ce dont il s'agit pour un enfant, sans idée préconçue, précipitation, ni jugement, n'est pas sans difficulté. Se mettre au travail avec d'autres contribue à trouver un appui, dynamiser la pratique. J'ajouterais que le Centre d'Étude et de Recherche pour l'Enfant dans le Discours Analytique met en avant le double intérêt de se mettre à l'Étude des théories freudiennes et lacaniennes afin de soutenir le praticien, mais aussi, de contribuer à la dimension Recherche du fait même que ce clinicien apporte au groupe les dires des enfants, leur actualité, leur clinique, ce à quoi ils ont affaire finalement. C'est ainsi que lors de chaque séance, une heure est consacrée à un cas clinique, l'autre à la théorie, permettant d'actualiser les connaissances et de fabriquer un savoir nouveau, pas à pas.

Qu'en est-il de la théorie fondamentale remise au goût du jour ? Venez le découvrir. Pour tous renseignements, vous pouvez contacter ceredalodi@gmail.com, le groupe est ouvert aux inscriptions, tous niveaux confondus !

Appel à cartel !

par Isabelle Buillit

Si vous avez choisi les personnes avec lesquelles vous souhaitez faire un cartel, faites-nous signe. Nous pouvons vous aider à compléter ce cartel et à le déclarer à l'École de la Cause freudienne. Mais au fait, **qu'est-ce qu'un cartel ?** Ce petit groupe de travail a été inventé par Jacques Lacan, il se compose de quatre personnes – qui ne sont pas nécessairement membres de l'ECF ou de l'ACF. A cela, s'ajoute le « plus-un » que les cartellisans ont choisi, qui garantit le fonctionnement du cartel et l'issue à donner aux travaux. Ce petit groupe de travail – en présence ou par visio - est le moyen d'étudier des concepts psychanalytiques, à partir des textes de votre choix. Il peut aussi contribuer à la préparation d'une conférence, en étudiant la thématique de celle-ci.

Le savoir en jeu dans un cartel n'est pas totalisant ou objectivable. Il laisse une place à la subjectivité de chacun, à l'énonciation, au style. Ce savoir n'est donc pas descendant et magistral. Il fait l'objet d'un désir particularisé, d'une élaboration à plusieurs. [Le] « cartel, tel que Lacan l'apporte dans l'*Acte de fondation*, est une machine de guerre contre *le didacticien et sa clique* » [1] indique Jacques-Alain Miller.

Alors qu'en pensez-vous ? Si votre curiosité est aiguisée, si vous avez encore des hésitations, venez le samedi 13 décembre 2025 à la matinée des cartels ouverte à tous. Vous pourrez entendre les travaux produits par différents cartellisans, des effets concrets et vivifiants du cartel. Nous échangerons avec vous sur cette modalité de travail afin de constituer votre propre cartel.

[1] Miller J.-A., « Le cartel dans le monde », *La lettre mensuelle*, n°134, 1994.

Agenda 2025-2026

Séminaires cliniques de Touraine :

Salle 121 - Les Halles, 1 place Gaston Paillhou à Tours

Renseignements : acf.vlb.tours@gmail.com

Samedi 27 septembre à 14h30

Conférence préparatoire aux 55^{es} journées de l'ECF
Guy Trobas



[S'inscrire pour la conférence](#)

Samedi 13 décembre à 14h30 : Sophie Gayard

Samedi 7 février à 14h30 : Laure Naveau
Introduction à la psychanalyse

Samedi 28 mars à 14h30 : Thomas Roïc

Samedi 13 juin à 14h30 : Monique Amirault

Atelier de Recherche de Tours

Thème : Logique lacanienne

(Sur inscription auprès d'Hélène Girard : acf.vlb.tours@gmail.com)

Les samedis 27 septembre, 28 mars et 13 juin.

Intercartel

13 décembre, le matin à Tours.

* * * * *

55^{es} Journées de l'ECF

« Le comique dans la clinique »

Les 15 et 16 novembre 2025, à Paris, Palais des Congrès.



[S'inscrire J55](#)

Question d'École

Le 24 janvier 2026, à la Maison de la Chimie à Paris

4^{ème} Journée du CERA

le 14 mars 2026, à la Maison de la Chimie à Paris

XV^{ème} Congrès de l'AMP

« Il n'y a pas de rapport sexuel »

du 30 avril au 03 mai 2026, à la Maison de la Mutualité à Paris

24^{ème} congrès de la NLS

« Varités, les variations de la vérité en psychanalyse »

Les 27 et 28 juin 2026 aux Salons de l'Aveyron à Paris

* * * * *

Matinée publique avec le groupe CEREDA Poitiers/Tours & ACF

Le samedi 20 Juin 2026

Centre Henri Laborit à Poitiers